

2^e Année N° 15-16

SEPT.-OCT. 1953



BREIZ SANTEL

20 Frs,

BREIZ SANTEL

Bulletin Mensuel du
MOUVEMENT pour la PROTECTION
des
MONUMENTS RELIGIEUX BRETONS

(Association sous le régime de la Loi du 1^{er} Juillet 1901.

Siège social : Hôtel de Ville de Vannes).

Le N^o : 10 frs.

Abonnement : 6 mois 55 frs. — 1 an 100 frs.

(M. de Beaufond : Mouvement pour la Protection
des Monuments Religieux Bretons. C. C. P. Nantes 15 36-85.

*Vous qui aimez la Bretagne,
et sa beauté sacrée,
aidez-nous, en faisant connaître notre œuvre,
à sauver ses monuments religieux.*

Comment nous aider, comment adhérer au mouvement.

— Aux membres *actifs* il n'est demandé aucune cotisation. Ils offrent un concours bénévole.

Les membres *honoraires* ne nous aident que de leurs fonds. En nous donnant 1.000 frs, ils apportent à l'œuvre, en même temps qu'une réelle marque de sympathie, un secours efficace.

Les membres *associés* ne versent que 50 frs. mais ils ne condamnent pas leur porte après, et promettent de nous aider ensuite activement.

N. B. Les cotisations et les dons peuvent être versés en nature, notamment en matériaux de construction, produits d'entretien (peinture, mastic), outils, etc. A tous, merci.

Couverture H. Rosot : Martyre de sainte Appoline, chapelle N.-D. de la Houssaye. Pontivy.



Une Suggestion

En Avril 1952, dans la Revue Bro-Guéned, M. l'abbé Danigo, après avoir évoqué le lamentable spectacle offert par l'abandon de tant de nos chapelles, concluait par ces mots :

« Peut-on encore espérer sauver nos chapelles, au moins les plus belles ? Il faudrait le vouloir, le vouloir promptement et énergiquement.

Les amis de l'art breton sont nombreux. Pourquoi ne se rassembleraient-ils pas ? Unies, leurs voix auraient plus de chances d'être entendues ; elles parviendraient peut-être à secouer l'apathie des bureaux, à provoquer le concours des collectivités, à remuer l'opinion publique.

Mais nos chapelles ne seront définitivement sauvées que si la paroisse et le village s'y intéressent. « Pourquoi, écrit Terre Bretonne, ces groupements de jeunes si nombreux dans nos campagnes n'adopteraient-ils pas chacun leur chapelle ? »

Excellente suggestion, en effet.

Voilà bien une activité d'Action Catholique. La tâche de ce groupement ne consisterait pas seulement à donner le coup de balai nécessaire, à remplacer la vitre qui manque, ou, au besoin, à fixer la tôle disgracieuse qui aura du moins l'avantage de préserver la charpente de la pluie en attendant les indispensables réparations. Il s'efforcera de faire revivre la chapelle, y suscitera des réunions de quartier, animera spirituellement le pardon, et même, s'attachera à mieux faire connaître, et à honorer davantage, le saint titulaire »...

Les Croix du Morbihan

(Suite et fin)

Pour terminer l'énumération des croix spéciales au Morbihan et qu'on ne rencontre qu'exceptionnellement ailleurs il faut en mentionner toute une série qui peuple principalement le sud du département.

Ce sont les menhirs christianisés qui sont de deux sortes soit des menhirs plus ou moins taillés, sur une face desquels sont gravées des croix, soit des menhirs taillés en croix.

Louis Marsille qui fait autorité en la matière a relaté de façon très explicite comment les menhirs qui étaient des monuments religieux ont été pendant plusieurs siècles l'objet d'un culte des chrétiens et comment l'Eglise en de nombreux conciles condamna cette tenace superstition.

Certains menhirs furent enfouis.

Mais beaucoup d'autres furent christianisés c'est-à-dire que, pour commencer, le menhir fut plus ou moins taillé et une croix fut gravée sur l'une de ses faces, croix ancrées, nimbées, pattées, parfois surmontées d'une croisette à une ou deux branches. Puis le menhir fut lui même taillé en forme de croix, partiellement d'abord et bien imparfaitement, témoin celui de Saint-Thuriau en Saint-Jean Brévelay qui n'a que les amorces des bras, bien visibles, dont une porte visiblement la marque d'une fracture due à la chute du menhir qui reste debout, légèrement incliné, grâce à une grosse pierre disposée à sa base en arc boutant. Marsille attache une très grande importance à ce menhir christianisé car il représente, à sa connaissance, *la plus ancienne croix taillée*.

Ce n'est qu'à partir de l'époque romane, nous dit-il que le menhir est entièrement transformé ; tantôt une croix pattée est aménagée dans le sommet ; le reste du bloc est dégrossi à la largeur de la traverse de la croix et constitue à la fois un socle élevé et massif, tantôt la croix est taillée dans toute la hauteur de la pierre, les bras sont courts, évasés ; le fût épais et présentant parfois quelques gravures et sculptures.

La croix du Hanon dans la commune de Carnac avec ses

bras pattés et son fût épais quadrangulaire chargé de gravures ne laisse aucun doute sur son origine.

La croix de Coët-à-Tous, en Carnac, qui a quelques rapports avec la précédente, porte en relief une croix pattée. Dans cette même commune il faut encore citer cette curieuse croix plantée sur le bord de l'étroit chemin qui conduit de Kermario à Kerluir et qui est ornée de signes indéchiffrables.

Rosenzweig considérait comme l'une des plus anciennes croix du Morbihan, parce qu'elle est placée sur le bord de la voie romaine, la croix de Crévéach en Limerzel, en granit grossier haute de 1,90 hors de terre large de 0,60, au pied épaisse de 0,20, bras pattés. La largeur du fût est exceptionnelle. (L. Marsille).

A Plescop, à Séné, à Sérent, à Theix, de nombreuses croix de formes plus ou moins régulières sont ainsi des croix massives, anciens menhirs transformés en croix.

Louis Marsille a dressé la liste par commune des différents menhirs christianisés. Il y en a 240 portant la croix gravée et 30 transformés en croix.

Il est une autre série des croix nombreuses en Morbihan — ce sont les croix géminées — toutes en général de petite taille, fichées côte à côte sur une même dalle.

Quel motif les fit élever ? Il faut à cet effet distinguer entre les croix toutes deux semblables et les croix différentes. Celles semblables ont été élevées par de jeunes ménages (chacun portant sa croix).

La plus belle est celle de Plougoumelen représentant deux croix unies par l'anneau de mariage. Sa taille est exceptionnelle.

Les croix jumelles de Cognen en Péaule, Kerjennais en Questembert rappellent deux décès.

Quant aux croix différentes elles représentent sans aucun doute la croix du Sauveur et celle du bon larron.

Les deux croix de Saint-Avé de bas, de petites dimensions ordinaires représentant la croix simple du supplice, celle du bon larron et la croix rayonnante celle du Christ.

A Bizon, près Ploërmel deux croix hautes, dont la plus haute

fait 3 m. et représente celle du Sauveur et la moins grande celle du bon larron.

En parcourant la campagne je tombai en arrêt à Saint-Jean-Brévelay devant 2 croix jumelées neuves. J'en demandai la raison. La voici : Il existait au même emplacement une ancienne croix, détruite par l'établissement d'une nouvelle route. Le Recteur manifesta le désir de voir cette croix relevée. « *Nous étions deux maisons, alors nous avons élevé chacun notre croix.* »

Voilà encore une explication, et toute récente de croix géminées.

Nous en avons fini avec les croix les plus caractéristiques du Morbihan.

Chaque région a son genre, comme pour les fontaines comme pour les coiffes.

Mais ce qui caractérise la croix Morbihannaise c'est le peu de portée de ses bras, la traverse est toujours courte. Témoin type, la petite croix de Langle en Séné.

Louis SIMONNOT,

Fin.

Le vent et le sable commencent à dégrader le calvaire célèbre de Tronoën. Dans le Finistère également, la chapelle de la Joie à Saint-Guérolé-Penmarc'h continue à se désagréger. Et la chapelle Saint-Jean, entre le Fret et Crozon est complètement ruinée.

La chapelle Saint-Cerve de la Trinité-Surzur (Morbihan) sera-t-elle vendue à un démolisseur et finira-t-elle « en cailloux pour les routes » comme celle de la Paule en Mendon il y a 25 ans ?

L'Art des Emaux

Condensé de : « Emaux Limousins champlevés du XII^e, XIII^e et XIV^e (M. M. S. Gauthier — Le Prat Paris 1948) et « Emaux Limousins de la fin du XV^e et de la première partie du XVI^e » par S. S. Marquet de Vasselot).

*
**

Si l'émaillerie n'a rien de breton, et même n'a laissé que peu de spécimens en Bretagne, elle n'en fut pas moins un « art religieux », situé aux confins de la verrerie, de l'orfèvrerie, et de la céramique, et, à ce titre, peut trouver place dans les « chroniques » de Breiz Santél.

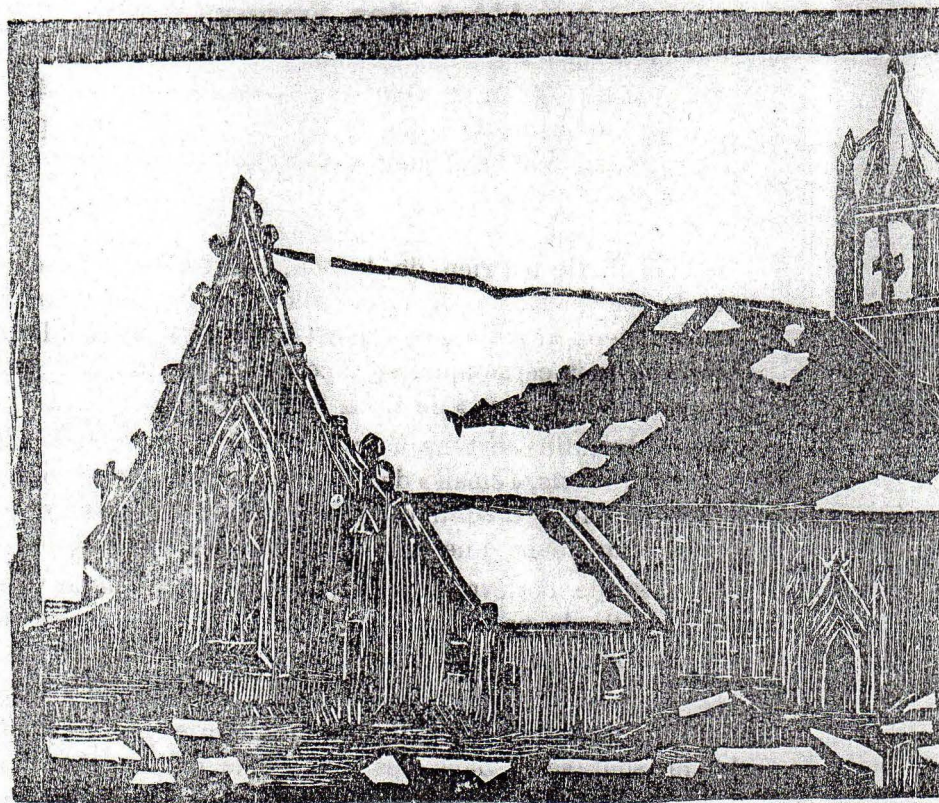
Venu du latin *smaltus* à travers une kyrielle des mots franks et romans, « émail » désigne une sorte de verre, proche du cristal, puisqu'il contient, outre les silicates de soude, de potasse et de chaux, une forte proportion de plomb.

Et c'est de l'orfèvrerie cloisonnée, qui utilisait le verre, qu'est sortie la première forme de l'émaillerie, celle dite « en cloisonné ».

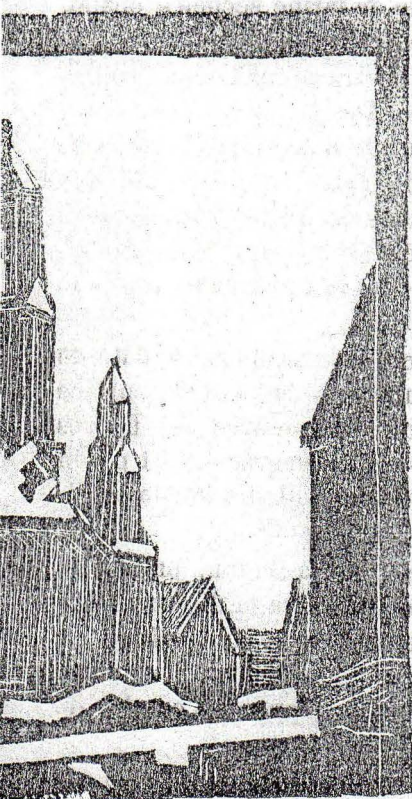
Le verre en fusion, étalé en plaques et refroidi, peut en effet remplacer les pierres fines en orfèvrerie. Les fragments obtenus sont sertis dans des rubans de métal, rabattus au marteau, qui les maintiennent fixés par les bords, sur une plaque de fond également métallique. Ils décorent ainsi une surface selon les lignes d'un dessin, brisé par la rectitude des sections du verre, pour former « l'opus inclusorum ». Cet art des conquérants barbares, devenus sédentaires, s'est développé au cours des VI^e et VII^e s. dans des ateliers locaux qui ont parfois associé des pâtes de verre colorées à un repoussé d'un dessin fruste.

L'émailleur, lui, opère à chaud.

Le support de l'émail peut être œuvré selon deux procédés qui distinguent les cloisonnés des champlevés. En France du S.-O., c'est le champlevé qui s'instaura. Le cloisonnage n'y apparaît qu'à l'origine de l'émaillerie médiévale, et comme complément à des pièces champlevées.



Connu dès les temps les plus reculés en Mésopotamie, en Egypte, en Grèce, dans la Rome étrusque et chez les Celtes, l'émaillage cloisonné s'épanouit surtout dans l'Empire Byzantin à partir du VI^e s. Dès le IX^e s., les émaux y prennent une place essentielle dans la décoration architecturale, le mobilier, les armes. Leur âge d'or se situe aux X^e et XI^e s. La diffusion de cet art en Occident se fit par le commerce, et par les pillages des Croisés.



Ci-Contre : Plouharnel (Morbihan) chapelle Sainte-Barbe, construite au village du même nom (2 kilomètres. N.-O. du bourg) rendu célèbre par l'observatoire que le général Hoche y avait établi lors de l'affaire de Quiberon. C'est un édifice rectangulaire du XVI^e s. entouré d'un banc de pierre extérieur. Une tour carrée en pierre surmontée d'une petite flèche à crochets, fait saillie sur le pignon occidental en formant une espèce de porche à cintre brisé; une tourelle d'escalier polygonale est accolée au N. de la tour, au pied de laquelle sont d'assez grossières gargouilles. Les portes en anses de panier s'inscrivent sous des accolades; les fenêtres en tiers-point à réseau flamboyant ont été en partie bouchées, Jolie piscine à l'intérieur.

(Duhem : Eglises de France, Morb.).

C'est ainsi qu'apparurent chez nous vers le XII^e s. les médailles cloisonnées d'or, imitations de l'émaillerie Byzantine.

Le moine Théophile, qui vécut, sans doute au début du XII^e, en Allemagne occidentale, décrit minutieusement le procédé. Après avoir préparé une cuvette de métal en fixant sur le pourtour du chaton une « bandelette » d'or, assez épaisse, perpendiculaire, on la cloisonne avec des bandelettes de même hauteur, mais très minces cette fois, que l'on con-

tourne à la pince pour former les dessins. Cette bandelette est au fur et à mesure collée à la colle de farine séchée à chaud, puis, on soude avec précaution toutes les parties.

La précision et la finesse de ce travail nécessitaient un métal malléable, l'or de préférence. Dès la fin du Xe s. l'artisan du médaillon polychrome aujourd'hui au musée de Guérêt, cloisonna un motif cruciforme de cuivre sur fer. Sur des plaquettes du musée du Louvre, exécutées peut-être à Conques vers l'an 1100, des oiseaux affrontés, un buste de Saint nimbé, sont émaillés des mêmes métaux, dont le traitement, plus que celui de l'or, confère une beauté rude.

L'emploi le plus ancien du mot « champlevé » date de 1573. Il désigne alors le fond d'une gravure, i. e. la surface travaillée au burin, en opposition sombre avec les figures claires réservées en métal uni. — Les plaques ayant perdu leur émail expliquent le terme, comme d'ailleurs la comparaison avec la plaque du graveur et son procédé.

Sur une plaque de métal épaisse de 4 à 6 mm., préalablement martelée, légèrement bombée, taillée à la dimension de l'emplacement à décorer, une esquisse de la composition est tracée à la pointe. (L'inversion de certains détails, inscriptions, monogrammes, figures, etc. — laisse supposer l'emploi de poncifs).

Le burin « défonce », creuse, alors certaines parties qui recevront l'émail, et en « épargne » d'autres, soit largement, soit en contours si tenus qu'ils rejoignent pour l'usage les bandelettes du cloisonné, et ont parfois été employés concurremment avec elles : tels cercles délicats sur la plaque de reliure du musée de Cluny, ou la plaquette de la Petite Sainte de Conques ont été repris en cloisonné sur le fond préalablement champlevé du nimbe ou du visage.

On a voulu donner pour origine au champlevé Limousin de l'époque romane, les incrustations de corail, d'émail rouge, puis blanc, jaune, et enfin bleu, pratiquées par les celtes, du III^e s. avant J.-C. au III^e s. de notre ère. Mais le champlevé peut avoir d'autres sources. Certains émaux cloisonnés sur or, d'origine ou d'influence byzantine, ménagent une petite plaque au champlevé. Par ailleurs, l'Espagne mozarabe

incrustait non d'émail, mais d'or et d'argent, des vases de bronze aux flancs champlevés. Enfin, à Byzances, aussi bien qu'en Occident, s'était développé l'art du nielle. Le terme même exprime la couleur noire de la matière qui est la base de ce procédé. Formé d'argent fin, de cuivre rouge, de plomb et de soufre fondu, le nielle pulvérisé et délayé à l'eau gommée, est introduit dans des entailles burinées à la surface du métal. Une faible cuisson le fixe, puis il est poli. L'anneau d'or d'une bague épiscopale découverte à Limoges en 1940 est niellé de cette façon.

Le métal de soutien utilisé par les émailleurs limousins est un cuivre rouge très pur, fondant vers 1080°, de faible dureté, très malléable et ductile. Qu'il soit venu d'Espagne, avec les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, de Chanteloube, La Crouzille, La Chèze, ou d'Angleterre et de Scandinavie par l'entremise des Plantagenêts, le métal brut est fondu au creuset pour éliminer les impuretés, coulé en plaques, battu en feuilles sur enclume. Il fallait des recuits fréquents aux charbons ardents pour maintenir le degré de dilatation et d'élasticité au-dessus du point d'écrouissage. Le revers de certaines plaques porte la trace de coups de maillets et d'écrasement en feuilles, aboutissant à une sorte de laminage.

Les artisans de cette époque se sont aussi hasardés à l'émaillage de pièces de forme. La plaque de cuivre taillée en forme de disque, ou « flan » est partout martelée selon les lignes régulières que détermine le profil à atteindre. Le flan s'incurve, se creuse en coupe, s'amincie. La panse se précise sous le marteau, la gorge se rétrécit enfin au cours de ces « passes » successives entrecoupées de recuits. La soudure directe du pied, impossible alors, était remplacée par pose de rivets et martelage.

A suivre,

(Fabrication de l'émail, les couleurs, mise en œuvre.)

G. VERDEAU.

M. Le Golvan, député-maire de Quiberon (Morbihan) a fait rassembler au pied de la statue du saint les antiques sarcophages de Saint Colomban que leur dispersion risquait de faire insensiblement disparaître.

Trois apôtres du Trégor :

Efflam, Enora, et Gestin

(Extraits de Dom Lobineau - Vie des Saints de Bretagne)

Saint Efflam, fils unique d'un roi d'Hibernie, naquit heureusement pour être le nœud de la paix entre son père et celui de Sainte Enora qui étoit roi dans l'isle de Bretagne. Ces deux rois étoient en guerre depuis deux générations. Enfin, ils stipulèrent, voyant Efflam né, que sitôt qu'il seroit en âge, il épouserait la princesse qui ne faisoit aussi que de naître.

Efflam, aiant été depuis élevé dans la vertu par de bons maîtres, ne crût pas que cet engagement politique fût à son égard une vocation pour le mariage. Aspirant à la chasteté, et à la solitude, il forma le dessin d'abandonner la cour avec quelques jeunes seigneurs pour aller fonder un monastère en Armorique au premier bon vent. Cependant, son père pressé par le père de Sainte Enora d'accomplir le mariage sur l'espérance duquel la paix avoit été conclüe, avertit son fils de s'y préparer au plus tôt. A cette nouvelle, Efflam se trouva dans un grand embarras. Voiant néanmoins qu'il falloit absolument se sacrifier pour le bien de la paix, il prit le parti d'obéir à son père.

Le mariage se fit avec de grandes pompes et de magnifiques cérémonies.

Retiré dans son appartement avec son épouse, Efflam lui fit part de son intention et du dessin qu'il avoit formé de se dérober à la cour pour aller dans quelque solitude. Enora fut attristée de cette résolution, et elle en témoigna tant de chagrin que son mari se repentit de lui avoir révélé ce mystère ; mais s'étant assoupie, elle donna lieu à Efflam de sortir secrètement de la chambre et du palais, par le secours de quelques uns des jeunes seigneurs qui étoient de concert avec lui. Il courut en diligence au port où le navire étoit prêt, et voyant le vent favorable, mit à la voile.

Le prince et ses compagnons vinrent heureusement prendre terre dans la paroisse de Plestin au diocèse de Tréguier. Il y avait alors sur le bord de la mer une vaste forêt d'où ils virent sortir un épouvantable dragon, qui se retiroit à reculons dans une caverne qui avoit son ouverture sur la grève et qui n'étoit pas fort éloignée d'eux. Un moment après, le grand Arthur, instituteur des Chevaliers de la Table Ronde, parut à cheval sur cette grève, cherchant à combattre le monstre dont il avoit perdu la piste. Efflam et lui se saluèrent et se reconnurent pour proches parents. On montra au roi le repaire du dragon et il alla aussitôt le défier au combat, combat qui dura toute la journée sans résultat. Le soir, Efflam, pour étancher la soif d'Arthur, fit sourdre la fontaine qui se trouve à Toul-Efflam, c'est-à-dire, la Vallée d'Efflam. Mais il prit sa place le lendemain pour combattre le dragon. Armé de sa foi et du signe de notre salut, il contraignit le dragon, par ses prières, à se précipiter lui-même dans la mer, où il fut incontinent suffoqué.

Efflam suivit le cours d'un petit ruisseau jusqu'à sa source, où lui et ses compagnons trouvèrent un oratoire tout fait, et, tout auprès, une petite hutte, qui fut celle d'Efflam. Les autres se bâtirent des cellules aux environs. Ils ne prenoient aucune nourriture les lundis, les mercredis et les vendredis ; et les autres jours, un ange leur apportoit leur repas.

Sainte Enora, désirant de retrouver son mari et de vivre avec lui dans la solitude, se fit enfermer dans un cuir de bœuf si bien cousu de toutes parts, que l'eau n'y pouvait entrer, et, se recommandant à la Providence, elle fut mise en mer et abandonnée à la merci des flots comme elle l'avoit commandé. [Le Légendaire nous a voulu dire, en style merveilleux, que sainte Enora s'étoit embarquée sur une barque saxonne, couverte de cuir de bœuf]. Elle aborda trois jours après à l'embouchure du Leguez. Un pêcheur lui montra le chemin qui conduisoit à la retraite d'Efflam. Aiant appris la route que tenoit cette étrangère, le jeune et brutal seigneur du lieu monta incontinent à cheval pour l'attraper, mais inutilement. Il ne l'atteignit qu'à la porte de l'Hermitage d'Efflam, et comme il voulut étendre la main pour la saisir, son bras devint sec

et paralytique. Il appuya l'autre main contre la muraille de l'Ermitage, et elle s'y colla si fortement qu'il ne pût l'en retirer. Saint Efflam le guérit de l'un et de l'autre accident ; et ce jeune seigneur, devenu pénitent, donna au saint et à ses compagnons toute la terre qu'ils occupoient, et toute celle qui leur serait nécessaire dans l'étendue de sa seigneurie.

(à suivre).

Dom LOBINEAU.

Rien n'est toujours fait à Plescop (Morbihan) pour la chapelle de Lézurgant. Le toit risque de tomber complètement cet hiver laissant disparaître la charpente sculptée qui a fait classer cette chapelle monument historique.



La Vie du Mouvement

Nouveaux Membres :

Membres honoraires

Mlle de Lur-Saluces, Le Cruguil-Lannion (C.-d.-N.).

M. Cesbron, Arradon (Morbihan) (Renouvellement).

Les Bâtiments de France sont en train de réparer N.-D. de Quelven. A Saint-Jean Brévelay (Morbihan) on projette la réparation de Saint-Roch, comme à Sérent celle de Sainte-Suzanne. L'église d'Arzon a été réparée comme celle de Briac, et des crédits ont été votés pour celle de Sarzeau. Mais, toujours dans le Morbihan, N.-D. de la Houssaye, à Pontivy, se dégrade, et Sainte-Anne du Cloître en Pluméliau « s'en va ». Et par deux fois, on nous a décrit une chapelle près de Saint-Nicolas des Eaux, dévalisée, un toit écroulée, et sa sacristie, abandonnée, mais récelant encore des ornements...

Le Comité Morbihan du Mouvement remercie tous ceux qui ont contribué au succès de la Fête de Kerlann, en Août, à Arradon, et spécialement les commerçants qui ont offert des prix pour les concours, comme MM. Le Douarin, vins et spiritueux, Y. Le Goff et Raud, Confection pour Hommes, de Vannes.

Nous tenons aussi à exprimer notre reconnaissance au Comité de la Foire Exposition de Vannes qui, pour la seconde fois, a bien voulu nous offrir un stand lors de la Foire Régionale, du 28 Août au 6 Septembre dernier.

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs et dépositaires du retard survenu dans la livraison du bulletin d'Août. Certains numéros n'ayant pu partir qu'à la fin du mois, nous avons dû renoncer à faire paraître Septembre qui pour cette raison est ici bloqué avec Octobre.

Centre spirituel d'un écart rural de 400 ha, quartier le plus pauvre d'une paroisse déjà peu opulente, le sanctuaire de la Trinité, en Lanvénehen (XVII^e siècle, clocher à jour, Vierge du XVI^e) a dû être fermé au culte cet hiver (1953) le toit commençant à crouler.

L'une de nos plus jolies chapelles de campagne va-t-elle, après tant d'autres, s'effacer graduellement ? inexorablement.

Nous remercions vivement à l'avance, les personnes généreuses qui enverraient une petite obole à :

M. P. M. R. B. Vannes. C. C. P. Nantes 1536-85.

Pour ceux qui préféreraient donner directement nous nous permettons d'ajouter l'adresse suivante :

Abbé Scieller, recteur de Lanvénehen (Morbihan).
C. C. P. Nantes : 1608-98.

Vous trouverez *Breiz Santél* dans les gares de :
Paris-Montparnasse, Nantes, Redon, Vannes, Auray,
Lorient, Quimper, Brest, Lannion, Saint-Brieuc.